

Grammaire et pensée allemandes

M. Jean-Marie ZEMB, professeur

Le cours a porté sur *la grammaire du temps*. On connaît la polysémie du mot /temps/, voire, s'agissant de phénomènes météorologiques (« *Wetter* »), son ambiguïté. En allemand comme en français, s'agissant d'articulations morphosyntaxiques, le terme retenu pour l'équivalent de « *tense* » est le même que celui qui a cours pour « *time* », à savoir « *Zeit* » et « *temps* ». Les grammairiens allemands affichent une certaine préférence pour la dénomination latine « *tempus* » qui figure avec notamment « *modus* » parmi les « catégories du verbe ». En « associant » au lexème verbal les marques de temps et de mode (ainsi que de personne et d'aspect, voire de voix), on « conjugue » le verbe. L'articulation des divers *temps* grammaticaux répertoriés ne compte parmi les universaux linguistiques que dans son principe, qui est la mise en correspondance de deux relations hétérogènes, à savoir la relation à l'acte de parole, 'subjective' dans un sens particulier, et la relation de succession entre des faits, 'objective' dans un sens également particulier. Sont considérés communément comme « temps grammaticaux » en premier lieu le « *présent* », difficilement divisible, et de part et d'autre de ce « milieu », un « *passé* » et un « *futur* », qui se prêtent plus aisément à des subdivisions, mais dont l'asymétrie est frappante.

L'objet du cours consistait dans l'examen des relations déchiffrables, *calculables*, qui existent entre le temps langagier et le temps mondain. Depuis une douzaine d'années, tel ou tel point particulier avait été abordé et telle ou telle approche frayée dans diverses études, dont « *Der Helfer in der Not : nörgellos zweifelnde Reflexionen über die sogenannten grammatikalisierten zusammengesetzten Formen, insbesondere über die AUX-en* », in *Sprachwissenschaft* I, 4, 1976, pp. 399-422 ; « *Sprache und Zeit* », in *Sprachwissenschaft* III, 2, 1978, pp. 83-100 ; « *L'aspect, le mode et le temps* », in *La notion d'aspect, Recherches linguistiques V*, Université de Metz (Colloque de 1978) & Klincksieck 1980, pp. 83-100 ; « *De quoi le temps est-il la catégorie ?* », in *Les Langues modernes, Cahier spécial d'allemand* 1981, pp. 1-28 ; « *Zur Urverwandtschaft von Tempus*

und Modus in Festschrift für Laurits Saltveit, Universitetsfolaget Oslo 1983, pp. 250-258 ; *« Aus was sich doch nicht alles Zeiten komponieren lassen »*, in Althochdeutsch I, Carl Winter Universitätsverlag Heidelberg 1987, pp. 222-238 ; *« Die pragmatische Sanktion »*, in Deutsch als Fremdsprache, Situation eines Faches, Lutz Götze éd., Durr Bonn-Bad Godesberg 1987, pp. 125-143 ; ainsi que dans les deux premiers volumes de la Grammaire comparée de l'allemand et du français parus chez Duden : *« Comparaison de deux systèmes »*, 1978, pp. 246-293, et *« L'économie de la langue et le jeu de la parole »*, 1984, pp. 58-73.

Les grammaires dites courantes distinguent le domaine du « temps de la phrase » (1) et le « temps du verbe » (2), p.ex. dans

[daß wir] *vor Jahren, als wir noch Kinder waren, oft* (1)
[dorthin] *spielen gegangen waren* (2)

Plus récente semble être la distinction entre des « compléments du verbe », p.ex.

[unbedingt] *bis zum Ende des Semesters* [ausharren]

et les « compléments de la phrase », p.ex.

[sich] *seit Tagen* [nicht gewaschen haben].

Le désaccord est manifeste entre la tradition allemande, qui traite de la même manière des « auxiliaires de temps » comme *ist, wird* et *hat*, et des « auxiliaires de mode » tels que *kann, will, soll* (et *wird* dans l'emploi conjectural), et la tradition française, qui considère, dans

ne veut pas écouter et ne peut donc pas comprendre

comme « verbe principal » */veut/* et */peut/* et comme « complément » l'infinitif régi, mais qui ne fait pas de même pour */est/* dans « *est arrivé* » ou dans « *est cassé* » ni pour */avons/* dans « *avons dit* » (mais sans trop se prononcer pour « *avons eu du fil à retordre* »). Sous l'influence de « modèles générativistes », on voit apparaître en Allemagne des arborescences francisantes, p.ex. sous la plume du linguiste romaniste et généraliste Ulrich WANDRUSZKA (« *Klassemisch* » versus « *lexemisch* » — *Zwei Grundtypen sprachlicher Strukturbildung, in Papiere zur Linguistik* N° 41, 2/1989, Gunter Narr, Tübingen, pp. 77 à 100), qui propose certes d'articuler

[weil er nicht] *zu spät kommen // darf,*

mais qui continue de considérer comme incontestable la coupure tout à fait différente dans

[weil er] *zu spät // gekommen ist*

parce que, après « *er wollte sein Aktienpaket loswerden* », la question, distraite ou ironique, « *was wollte er ?* » serait courante, alors qu'on n'aurait jamais entendu après « *er hat alles verkauft* » la reprise emphatique dite aussi interrogation rhétorique « *was hat er ?* », formule sans doute plus rare, mais beaucoup plus incisive, que le banal « *was hat er getan ?* », même si elle ne figure pas dans tel ou tel corpus déclaré, manifestement 'par défaut', *représentatif*. Dès lors que le grammairien étudie la « langue » et non la « parole »,

l'omission de « *was hat er ?* » dans cet emploi peut être considérée comme accidentelle et provisoire, même si les paroles (mais toutes les paroles) constituent le lieu de la langue.

L'une des principales hypothèses du cours était que le lexème du *verbum finitum* est en tout état de cause le noyau ou déterminé ultime du rhème ou groupe prédicatif, p.ex. /*zieht*/ dans « *in die Länge zieht* », /*müßte*/ dans « *früher aufstehen müßte* » et /*wird*/ dans « *verhaftet werden wird* », et que les morphèmes signalant dans cet amalgame très complexe généralement appelé « forme verbale simple » le *temps* et le *mode* sont statutairement « thématiques », les premiers, et « phématiques », les seconds. Constatant que « *heute ist Mittwoch* » n'est vrai que le mercredi, le logicien sera tenté de ranger le « temps » parmi les modalités, comme une restriction venant coiffer un énoncé tout entier. En dépit de leur autorité, les théories modalistes du temps langagier se heurtent au fait que le « présent thématique » demeure distinct du « présent phématique ». Certes, l'instance de référence de tout acte de parole est nécessairement et intrinsèquement l'instant « présent » vécu : on ne peut employer qu'au moment présent non seulement n'importe quel 'temps' du *passé* ou du *futur*, mais aussi le *présent*, et cela vaut également pour le présent dit historique. L'observation du *discours indirect* en général, et tout particulièrement du style indirect *libre*, ne confirme que l'aspect négatif de la théorie modalisante, à savoir que le « temps du verbe » n'appartient pas au groupe verbal, au « prédicat » (ou « rhème »), mais ne permet pas d'entériner sa doctrine positive, à savoir que ce « temps » dont les marques sont bien greffées sur le verbe est à ranger parmi les modalités, mettons la contingence indexée (au sein du « phème »), et non parmi les arguments (lesquels sont irrécusablement « thématiques », par définition).

Sachant que parmi les conditions de la validité d'une assertion figure la simultanéité de ses composants, on pourrait admettre une progression de la référence temporelle phématique en saccade, comparable aux sauts de la vision, et imaginer que le temps ne « suspend son vol » que l'espace d'une proposition. Mais l'expérience oblige à déconnecter le présent phématique et la proposition individuelle : le temps peut s'arrêter plus longtemps que la durée d'une proposition, ou si l'on préfère, on peut l'arrêter plus longtemps. Dans *Willkommen und Abschied* (1771), Goethe parvient à substituer au récit une description :

Es schlug mein Herz : geschwind zu Pferde !

Es war getan, fast eh' gedacht.

Der Abend wiegte schon die Erde,

Und an der Bergen hing die Nacht ;

Schon stand im Nebelkeid die Eiche,

Ein aufgetürmter Riese, da

Wo Finsternis aus dem Gesträuche

Mit hundert schwarzen Augen sah.

Certes, l'emploi de */sehen/* se prête à cet arrêt : 'regarder' serait plus événementiel que 'voir'. Le début de la strophe suivante reprend d'ailleurs ce verbe :

*Der Mond aus einem Wolkenhügel,
Sah kläglich aus dem Dunst hervor,*

qui devient à la fin du poème le lexème dominant :

*Ich ging, du standst und sahst zur Erden
Und sahst mir nach mit nassem Blick.*

Vers la fin de la seconde strophe, la cooccurrence de */schaffen/* et */tausend/* rappelle discrètement la succession des moments de la chevauchée
Die Nacht schuf tausend Ungeheuer,
mais neutralise aussitôt cette impression par l'affirmation d'une ardeur immobile :

Doch frisch und fröhlich war mein Mut.

Cet examen des propriétés du temps phématique peut paraître abusif et partial si l'on ne sait pas qu'à la place de la prouesse temporelle du second vers,

Es war getan, fast eh' gedacht.

figurait, avec une autre rime à *Nacht*,

Und fort ! Wild wie ein Held zur Schlacht !

Peut-on comparer la progression du temps phématique à la démarche du touriste qui tantôt s'arrête pour prendre plusieurs photos et tantôt fait plusieurs pas avant de prendre d'autres vues ? La comparaison paraît excessivement triviale, mais elle permet de ne plus considérer « un pas, une photo », $\langle t^0$ pour p_n et t^1 pour p_{n+1} », comme la norme. Comment comprendre les 'étapes' du temps phématique dans la prose historique, par exemple dans le passage suivant de Schiller sur Guillaume d'Orange (*Geschichte des Abfalls der Vereinigten Niederlande von der spanischen Regierung*) :

« [...] Wilhelm war dreiundzwanzig Jahr alt, als Karl die Regierung niederlegte, und hatte schon zwei öffentliche Beweise der höchsten Achtung von ihm erhalten. Ihm übertrug er, mit Ausschließung aller Großen seines Hofes, das ehrenvolle Amt, seinem Bruder Ferdinand die Kaiserkrone zu überbringen. Als der Herzog von Savoyen, der die kaiserliche Armee in den Niederlanden kommandierte, von seinen eigenen Landesangelegenheiten nach Italien abgerufen ward, vertraute der Kaiser ihm den Oberbefehl über diese Truppen an, gegen die Vorstellungen seines ganzen Kriegsrats, denen es allzu gewagt schien, den erfahrenen französischen Feldherrn einen Jüngling entgegenzusetzen. Abwesend und von niemand empfohlen, zog ihn der Monarch der lorbeervollen Schar seiner Helden vor, und der Ausgang ließ ihn seine Wahl nicht bereuen. »

Manifestement, cette dernière phrase n'avait pas besoin de décaler le temps par le truchement de quelque */später/*, les lexèmes */Ausgang/* et */bereuen/*

ainsi que « l'ensemble du contexte » (sic) suffit à situer ce nouveau 'moment' par rapport à d'autres.

Schiller poursuit d'ailleurs en remontant en arrière :

« Die vorzügliche Gunst, in welcher dieser Prinz bei dem Vater gestanden hatte, wäre allein schon ein wichtiger Grund gewesen, ihn von dem Vertrauen seines Sohns auszuschließen. Philipp, scheint es, hatte es sich zum Gesetz gemacht, den spanischen Adel an dem niederländischen wegen des Vorzugs zu rächen ; wodurch Karl der Fünfte diesen letztern stets unterschieden hatte. [...] »

On aura noté l'irruption du phème distinct, « *scheint* », présent vigoureusement marqué.

De son côté, le « présent historique » traduit la volonté d'effacer tout recul par la vivacité de la réminiscence. Dans le texte suivant, qui est le début du « *John Locke* » de Rainer SPECHT (Große Denker, B & R n°518, 1989, p.10), il est patent que, comme le prétérit, le présent peut exprimer le temps-qui-s'arrête comme le temps-qui-progresse :

« Als Locke geboren wird, ist Descartes noch unbekannt. Bis zur Verurteilung Galileis bleiben einige Monate, und Leibniz kommt erst vierzehn Jahre später zur Welt. In Deutschland ist mit der Schlacht bei Lützen, in der Gustav Adoplf von Schweden fällt, ein Höhepunkt der Dreißigjährigen Kriegen erreicht. In Frankreich beginnt elf Jahre später das Zeitalter Ludwigs XIV., und Richelieu ist leitender Minister. Daß sich Spanien im politischen Abstieg befindet, hat man in Europa kaum zur Kenntnis genommen. In England folgte vor sieben Jahren Karl I., der demnächst hingerichtet wird, auf Jakob I. Die Petition of Rights ist gerade vier Jahre alt.

John Locke, ein Philosoph aus dem Zeitalter der konfessionellen Bürgerkriege, wird am 29. August 1632 in Wrington, Somerset, geboren. Sein Vater John Locke ist Anwalt. Er stammt aus einer wohlhabenden Tuchmacher-Familie und ist wie die Mutter, die 1654 stirbt, puritanischer Herkunft. Er dient, als sein Sohn zehn Jahre alt ist, als Captain auf der Seite des Parlaments, und 1646 besogt sein ehemaliger Kommandeur dem jungen Locke ein Stipendium an der Londoner Westminster School. Dort lernt man Latein und Griechisch, Hebräisch und Arabisch. Mit achtzehn Jahren wird der Junge King's Scholar, und damit bekommt er die Anwartschaft auf ein Stipendium in Oxford oder Dublin. Er studiert Philosophie, das bedeutet damals : Schulphilosophie, aber auch « Experimentalwissenschaft », und hört Medizin bei Lehrern, die den Gedanken seines späteren Freundes Robert Boyle nicht ferne stehen. 1660 wird er Lektor für Griechisch, 1662 Lektor für Rhetorik und 1664 Zensor für Moralphilosophie. Gegen die Rückkehr der Stuarts hat er nichts einzuwenden — seine politischen Ansichten sind nicht liberal.

Das zeigen die Tracts on government und die Unfehlbarkeitsschrift, drei Texte vom Anfang der sechziger Jahre. [...] »

On aura relevé l'utilisation des dates et des indications d'âge ainsi que de moyens tels que /*später-*/ pour faire « avancer » le temps, mais aussi noté le caractère présent de l'accompli (« *zur Kenntnis genommen hat* ») et le recours surprenant à /*damals*/ pour réintroduire par ce décalage les conditions du recul phématique : à l'époque, la philosophie scolastique ne se prenait pas pour scolastique !

[Si le temps peut s'arrêter au-delà de l'*espace* de l'assertion propositionnelle, on peut se demander comment la simultanéité «phématique» imposée par l'assertion «unitaire» tolère l'énoncé d'étapes ou phases successives telles qu'elles apparaissent p.ex. dans *der Sturm hatte sich besänftigt, bevor (als/* conviendrait sans doute mieux) *sich erneut Gewitterwolken bildeten*. Pour traiter et résoudre ce problème, il faut d'abord le poser convenablement, et, pour ce faire, examiner les conditions d'appartenance des « subordonnées » à la « phrase globale ». Cette suite au cours de 1986/1987 sur *la relation hypotaxique* est inscrite au programme des cours de 1990/1991 et devra notamment réfléchir à la tentation classique de considérer comme la « principale » la séquence introduite par /*que*/ dans /*il le jurerait qu'on ne le croirait pas/.]*

L'observation du mouvement propre de la « présence » «phématique», qui partage et l'orientation générale du temps physique qui s'écoule et les propriétés postprédicamentales de celui-ci que sont les rapports entre *antériorité* et *postérité*, conduit à s'interroger sur l'asymétrie de l'*avant* et de l'*après* quand ils sont rapportés au « présent » «phématique». En effet, si la limite entre l'actuel et le révolu, auxquels correspondent la perception et la réminiscence, est nette, tranchée : ce qui a été n'est plus, mais a vraiment été ; il n'en va pas de même pour ce qui est à venir et qui est toujours déjà en train d'arriver. Le titre « *c'est arrivé demain* » accroche, tandis que *« *cela arrivera hier* » ferait croire à une boutade d'astrophysicien. On compare parfois le rapport entre le temps langagier et le temps mondain au dispositif de la règle à calcul, dont la règle à glissière et la réglette qui coulisse dans la rainure de la règle portent la même gradation logarithmique, mais cette image semble plus appropriée à évoquer le calcul du temps 'mondain', événementiel, à partir de la règle fixe du temps «thématique» dans la rainure de laquelle coulisse la réglette du temps «rhématique».

Les «temps verbaux» sont en dernière analyse l'expression du temps *mondain*, mais cette expression est indexée, chiffrée par rapport à l'acte de parole pris comme origine sur un axe orienté. Les diverses autres «expressions temporelles», à savoir les adverbes dits de temps et les locutions adverbiales assimilées, les compléments circonstanciels et les subordonnées adverbiales temporelles, concernent elles aussi fréquemment le temps *langagier* de l'acte

de parole et/ou des interlocuteurs. Ainsi dans */weil damals Grouchy zu spät gekommen war/*, les informations véhiculées par la forme du passé */war/* et par le groupe nominal déictique contracté */damals/* forment un duo d'arguments qui se conjuguent avec l'argument */Grouchy/* (le sujet n'est pas nécessairement compris dans la liasse des arguments, tandis que **le temps l'est nécessairement**, l'argument pouvant même se réduire à cette indication temporelle) et sont présentées comme saturant le prédicat */zu spät gekommen sein/*, dans lequel, comme cela fut établi dans le cours de 1986/1987 sur l'*hypotaxe*, se présente comme déterminant complexe de */sein/* l'attribut */zu spät gekommen/*, lequel s'analyse à son tour comme le 'participe résultatif' de */zu spät kommen/*, complexe dans lequel */zu spät/* détermine */kommen/*. Cet exemple montre qu'un « morphème verbal » et un adverbe peuvent relever de la temporalité « externe » et qu'un autre « morphème verbal » et une locution adverbiale peuvent relever de la temporalité « externe » (concurrentement avec l'information apportée par le nom propre */Grouchy/*). En termes de ce que Jean FOURQUET appelle la *Grammaire du signifié*, la 'ligne de démarcation' serait donc à tracer autrement qu'entre le groupe verbal (*tense ?*) et les datations plus ou moins précises (*time ?*). Comme souvent en pareil cas, il faut prendre son élan de plus loin, se méfier des présuppositions attachées aux expressions, par exemple à celle de 'ligne de démarcation', qui invite à postuler qu'il suffit d'opposer simplement deux phénomènes (temps langagier et temps mondain, ou encore temps interne et temps externe) ; le terme '*opposer*' n'est guère plus heureux, car entre les données « thématiques » convoquées, les concepts « rhématiques » invoqués et l'origine « phématique » d'instantanés « présents », même pour le prétérit, l'articulation est subtile : ainsi, pour indiquer, quand on est **Jeudi** (les jours de la semaine n'ont ici qu'une valeur symbolique de 'tranches'), — le 'passé du passé', par exemple dans *gesagt hatte*, le morphème du prétérit *hatte*, « thématique », valable pour **Mercredi**, est suspendu au présent « phématique » du **Jeudi**, et s'applique à un complexe « rhématique » de résultat qui renvoie au **Mardi** de la déclaration. De même, une 'subordonnée temporelle' qui figure parmi les arguments et partant se présente comme strictement « thématique », peut utiliser elle-même des « formes surcomposées » et comprendre diverses indications autonomes de temps et de durée. Un rhème intrinsèquement rétrospectif tel que */gesagt haben/* peut coulisser en arrière si l'on passe de « *hat* » à « *hatte* ». Un exemple presque caricatural de cette combinatoire est fourni par « *bewiesen wurde* », où le prétérit, par le morphème « thématique » de « *wurde* », repousse dans le passé l'application du rhème */bewiesen werden/*, dans lequel */werden/* est déterminé par l'expression d'un résultat, le participe, lui-même déterminé par le lexème */beweisen/*. Annoncer un résultat pour demain en évoquant l'état futur du patient, quelle trouvaille pour évoquer une action d'aujourd'hui ! C'est dans ce sens que le présent du passif, « *bewiesen wird* », peut être interprété — et recalculé — comme une sorte de futur du résultat d'un procès antérieur à ce résultat et partant actuel. Que ces glissements autorisent en même temps non

seulement la diathèse et l'effacement du sujet d'un verbe transitif n'a pas de quoi surprendre ; mais cette lecture éviterait d'avoir à invoquer des exceptions pour justifier l'existence, proprement triviale, du 'passif allemand' des verbes intransitifs (p.ex. dans *wem wird geholfen ?* ou dans *hier wird nicht mehr getanzt*).

Certes, l'analyste qui veut parvenir à du *calculable* ne prétend pas que dans la pratique du langage le 'codage' et le 'décodage' s'opèrent effectivement, fût-ce inconsciemment. Mais il n'accordera pas grand crédit aux méthodes *introspectives*, sachant d'expérience que sous la « prise de conscience des structures du langage » se cache le plus souvent une application de catégories disons extérieures à la matière, par exemple lorsque le germanophone trouve évident que dans « *er kann nicht schwimmen* » et dans « *es kann so nicht weitergehen* », /*kann*/ est un auxiliaire, et lorsque le francophone trouve évident que dans « *il ne sait pas nager* » et « *cela ne peut plus durer* », /*sait*/ et /*peut*/ occupent la place du verbe 'principal' et l'infinitif celle de son 'complément'. L'observation de l'ontogenèse permet toutefois d'estimer que se forment des *mécanismes* ou/et des *automatismes* qui vont échapper, plus ou moins définitivement, à la conscience. Doivent-ils également se soustraire à l'analyse ?

Que des *conventions doctrinales* soient prises pour des *évidences* qui éclatent à la *conscience* et réduisent à quia les pénibles et laborieuses analyses compte parmi les malheurs habituels de l'histoire de la grammaire. Les pièces à conviction ne manquent pas : « rivarolades alamosistes » telles que le placage sur l'allemand de théories (plus ou moins assurées d'ailleurs) sur le subjonctif ou le passif français, mais aussi, dans la syntaxe relativement autarcique des « champs » (*Stellungsfelder*), la décision disons abrupte de considérer /*immer*/ (= en toutes circonstances) comme un « adverbe de temps », comme *jetzt*, *damals* et *übermorgen*, et non comme un « adverbe de modalité », alors même que prenant place **après** la liste des arguments thématiques et **avant** la complexe rhématique, il relève du paradigme phématique (et ce, pour parler dans ces termes, autant en Sémantique qu'en Pragmatique qu'en Syntaxe). Au lieu d'énumérer la triade des constituants en écrivant par exemple :

TH [II+UA1] / PH [UA2+UA3] / RH [UA4+I+K1]

le « modèle » des *Stellungsfelder* non seulement ignore, dans les deux sens du mot, l'économie statutaire TH/PH/RH, mais, sans doute à la fois par velléité objectiviste et au nom du postulat confortable « *was nicht sein darf, nicht sein kann* », classe en UA1 /*gestern*/, avec des 'données' telles que /*wegen der Verletzung*/ et /*trotz der Operation*/, pour renoncer à tant d'audace devant /*immer*/, dont la place entre les UA2-3 /*sicherlich*/ et /*nicht*/ est comme neutralisée. Le terme /*immer*/ est identifié — d'évidence ?? — comme un « adverbe de temps » décalé, une brebis égarée, et cela donne l'énumération naguère épinglee dans « *Dann lammen denn die Böcke... Hufnote zur seman-*

tischen Syntax von 'immer' nach Duden IV,4 » (NOWELE, Odense University Press, Vol. 6, Sept. 1985, pp.45 à 66) :

Klammer - Gr.II - UA.1a - UA.2 - UA.1b - UA.3 - UA.4 - Gr.I - Klammer

Le germaniste norvégien Bjarne ULVESTAD avait déjà dénoncé en 1981 la fragilité de ces impressions subjectives dans « *On the Precariousness of Linguistic Introspection. A Festschrift for Native Speaker* », mais le cas de */immer/* ne semble pas avoir scandalisé jusqu'à présent les grammairiens germanistes en dépit du prix très élevé que représente l'abandon de la cohérence entre la Syntaxe et la Sémantique, à peine déguisé par les chiffres, mais qui, lorsqu'on l'examine de près, revient à canoniser la séquence

.../ 1^{er} bout de temps / 1^{er} bout de mode / 2^e bout de temps / 2^e bout de mode / ..., au détriment de la séquence *thème-phème* [avant le *rhème*]. Ce qui est universellement nécessaire aura bien lieu, en français, « *tous les jours* » et si l'on s'arrête assez longtemps sur l'étymologie de */nécessaire/*, on n'osera plus rejeter *a priori*, sous prétexte d'*anachronisme*, toute analyse qui ne s'en tiendrait pas à épeler ce que d'aucuns appelleraient la *conscience linguistique* ou *grammaticale*.

L'historien peut ressusciter les perspectives. Il peut aussi découvrir des supercheries « *phématiques* » dans les pseudo-mémoires et autres journaux intimes revus et corrigés *ex post*. C'est ainsi que les chapiteaux 'gothiques' d'un faussaire furent naguère démasqués grâce à la représentation «*anachronique*» des dindons des bas-reliefs. Dans la mesure où les grammairiens étaient peu sensibles à l'amplitude 'suprapositionnelle' des 'textes', ils n'étaient pas très attentifs au fait que l'origine du système temporel verbal se déplace tout au long du discours, et ce d'une manière irrégulière et discontinue. Au présent «*phématique*» mouvant, il faut ajouter l'instance «*phématique*» éventuellement fort décalée du lecteur (cette remarque ne se limite pas aux affaires de la temporalité, mais concerne l'ensemble des significations sollicitées). Bref, la relative complexité de l'analyse ne plaide pas contre elle.

On peut cependant se demander si dans certains cas, l'analyste ne prend pas pour des infrastructures ce qui n'est que réutilisation de configurations anciennes. L'abside de telle basilique provençale est construite avec des pierres d'un temple romain. L'archéologue qui croirait que cette église romane est romaine se tromperait. Dans une intervention mémorable, Jean FOURQUET a estimé que l'interprétation *modale* et non *temporelle* du groupe

/infinitif + wird/

commettrait une méprise analogue, ce groupe étant fortement 'grammaticalisé' dans ce sens qu'à la différence des modaux courants, il ne permet d'expansion qu'à gauche et ne connaît ni infinitif ni prétérit. Jean FOURQUET a publié cette argumentation incisive dans les *Nouveaux Cahiers d'Allemand* (« WERDEN + INFINITIF », 1990/1, pp.79 à 93). La controverse est en cours, le *sed contra* étant assez fourni :

D'abord, les modaux ne sont pas les seuls 'auxiliaires' à permettre une expansion à droite. On peut dire *geantwortet haben wird* et *erledigt sein will* (ainsi d'ailleurs que *diskutiert worden ist*, et *diskutiert werden wird*, ce dont une théorie complète devrait rendre compte mieux qu'en distinguant des lexèmes /werden/ « homonymes »). On se souvient des difficultés qu'éprouvent les grammairiens français pour « opposer » des emplois sémantiquement « vides » de /être/ à propos de « *est venu* » et « *est dit* », ou pour rendre compte des hésitations dans le choix de l'auxiliaire pour /atterrir/, /augmenter/, /disparaître/, /faillir/ et autres /trébucher/.

En second lieu, on peut estimer que la désaffection qui frappa le prétérit *singen wurde* [contrairement à *gesungen wurde*, solidement arrimé dans le passé par le renvoi à de l'antérieur provoqué par l'emploi du participe 'passé'] « devait le frapper », car *l'après-l'avant* rompt les amarres de la présence phématique : comment comprendre ce « *la semaine prochaine* » de la promesse faite « *la semaine dernière* », était-ce déjà pour « *hier* », juste pour « *aujourd'hui* » ou encore pour « *demain* » ou « *après-demain* » ? Cette hésitation est à la fois prévisible et gênante. Elle explique dans une certaine mesure la défektivité du micro-système /infinitif + wird/ non moins que le recours à des compensations, de préférence vaguement modales : « *für diesen unerwarteten Wahlsieg sollte er später noch Wucherzinsen zahlen* ».

Tant qu'à faire, ne faudrait-il pas plutôt estimer que /devoir/ est 'temporalisé' dans « *le virus était arrivé par hasard à San Francisco, où il devait trouver des conditions de prospérité idéales* », ce dont rend compte dans les tables la mention de l'« infinitif futur », p.ex. « *devoir partir* », lequel forme, avec l'« infinitif passé », p.ex. « *être parti* », le sandwich dans lequel est pris l'« infinitif présent » p.ex. « *partir* » ? Mais l'exemple de /partir/ contraint à douter de la symétrie du sandwich. Le lexème /partir/ et le morphème /infinitif/ de « *partir* » se conjuguent pour produire une sorte de « présent-ouvert-sur-le-futur ». On peut certes multiplier mécaniquement les « infinitifs » 'composés' et 'surcomposés' : *pouvoir être suivi*, *avoir voulu courir*, *avoir pu vouloir être*, mais les tables ne mentionnent pas de telles combinaisons, réputées « non grammaticalisées ». Si « *kommen werden* » n'est pas mentionné, c'est apparemment pour une autre raison : cette collocation serait « agrammaticale ». Il semble cependant que des jurés comprendraient le réquisitoire du procureur qui accuserait le récidiviste de ne pas s'être réellement amendé, réinséré, mais de s'être contenté de velléités : « *mit dem bloßen Wollenwerden war's nicht getan* ». Précédé d'un participe ou d'un qualificatif, l'infinitif /werden/ supporte l'expansion droite : *ausgelacht werden wird*, *wiederholt werden darf*, *grün werden wird*, *analysiert werden sollte*. Que l'infinitif /werden/ ne supporte comme déterminant un infinitif que dans des licences hypermarquées n'est pas tellement étonnant : dire que l'« à-venir » est à venir est pléonastique. Qu'il ne veuille pas déterminer un lexème modal, p.ex. dans *« *kommen werden soll* » (contrairement à « *kommen müssen wird* », qui n'est guère moins trivial que

« *il va devoir comparaître* ») est à rapprocher du fait que le cumul de modaux semble privilégier l'appartenance d'un seul de ces verbes au système dit logique : « *X kann kommen müssen* » signifie « il est possible que X soit contraint de venir » et non « il est possible qu'il soit nécessaire que X vienne ». En somme, et cela serait le troisième argument, l'absence de prétérit et l'absence d'infinitif pour */I + wird/* ne sont pas tellement liées, le prétérit **/I + wurde/* n'étant pas apte à exprimer sans ambiguïté ce temps pourtant fort utile qu'est un futur du passé indexé par rapport au présent, et l'infinitif **/I + werden/* ne semblant pas correspondre à un besoin (contrairement à des indications plus spécifiques telle que l'inchoatif appuyé « *[es wird wohl] zu regnen beginnen* » conjectural).

Mais cette *quaestio disputata* serait mal posée s'il s'agissait de savoir si le futur est un temps ou un mode. En effet, dès lors que l'on considère que le lexème du verbe conjugué est le déterminé ultime du complexe rhématique, par exemple pour « *kommen wird* » :

{lexème /kommen/ — morphème infinitif de « *kommen* »} lexème de « *wird* » seuls les morphèmes amalgamés au lexème du verbum *finitum*, à savoir le temps présent et le mode indicatif, demeurent hors du rhème, thématique le premier, phématique le second. Loin de défendre la doctrine de la nature 'modale' de l'amalgame */wird/* qu'elle opposerait à la doctrine de la nature 'temporelle' de cet amalgame, l'hypothèse du cours dit, clairement et simplement, que le lexème qui figure dans « *wird* » appartient pour de bon au rhème, et qu'il n'est pas indispensable, pour comprendre le fonctionnement du système, y compris dans ses pans défectifs, de postuler qu'un élément du rhème, et même, dans ce cas, son 'noyau' ou *déterminé ultime*, ait échappé au prédicat pour s'aventurer parmi les arguments. Pour admettre une telle 'hernie syntaxique', il faudrait qu'au moins une objection ne trouvât aucune réplique.

On pourrait imaginer que c'est pour l'amour du système qu'est prononcé ici un *noli turbare circulos meos* et qu'une grammaire plus attentive au « signifié conscient » discernerait dans le vidage sémantique d'un auxiliaire la naissance d'un instrument par transformation d'un lexème en morphème. Pour ce qui est de la conscience, il est difficile de ne pas partager la méfiance déjà évoquée de Bjarne ULVESTAD. Pour ce qui est de la sémantique (opposée à la mécanique ?), la distinction du temps thématique et du temps rhématique, une fois levée l'hypothèque du contrôle phématique des appellations, devrait résister aux objections, étant bien entendu que parmi les données thématiques temporelles, les dates « à venir » ne sont pas rares : *gleich, übermorgen, nächstes Jahr, irgendwann einmal, nach einigen neuen Eiszeiten*. En somme, c'est plutôt en amont qu'en aval qu'un consensus pourrait poindre.

Un slogan publicitaire relevé plusieurs semaines après la fin du cours fournit une illustration très économique de l'opposition entre *tempus de re* et *tempus de ratione* :

« *Wer nicht mit der Zeit geht, geht mit der Zeit !* »

Les spécialistes du langage de la publicité reconnaissent dans cette formule (au demeurant plus frappante aux yeux qu'à l'oreille, pour des raisons qui s'imposeront d'ailleurs à l'analyste) le « *Quand ce n'est plus nous, c'est encore nous* » d'une grande Banque, ou le type de manchette qui revient régulièrement, « *L'inspecteur de police n'en était pas un* », ou encore le slogan que les horaires de vol du Concorde ne permirent pas de lancer : « *Partez demain et arrivez aujourd'hui* », qui déguise une contradiction, comme le « *demain se décide aujourd'hui* » de la plus récente campagne des AGF, ou encore, lorsque le linguiste est aussi ethnologue, cette appellation magnifique d'un terrain d'atterrissage dans une réserve : « *le champ où tombent les objets-volants-qui-ne-tombent-pas* », où personne ne dénoncerait le moindre illogisme. Pourquoi */mit der Zeit geht/* serait-il sinon identique, du moins compatible avec */nicht mit der Zeit geht/*, puisqu'il n'existe pas deux prédicats homonymes */mit der Zeit gehen/* ?

Figurent en fait dans la phrase deux rhèmes différents : */mit der Zeit gehen/* et */gehen/*. Seul le premier a pour déterminant */mit der Zeit/*. Le second ne signifie pas vraiment */aller/*, mais */partir/* (« s'en aller ») et se trouve précédé par la donnée thématique absolue, non régie par le verbe, */mit der Zeit/*, c'est-à-dire */in einiger Zeit/*, à compter de maintenant, « tantôt », alors que dans le rhème complexe */mit der Zeit gehen/*, le « complément » */mit der Zeit/*, dans lequel */d[er] Zeit/* détermine le noyau */mit/*, lequel fait concevoir un */mit ... gehen/* qu'un traducteur convertirait aisément, s'il ne disposait pas de la locution */aller avec son temps/*, en */suivre la mode/* en rapprochant du noyau de ce rhème le sème */mit/*, alors que pour mettre en évidence l'opposition entre */mit x gehen/* et */gehen/*, il songera peut-être à une locution comme */quitter la scène/*. Que penser des grammaires qui invitent à reconnaître dans chacune des deux phrases le « complément de temps » « *mit der Zeit* », sans se poser la moindre question sur les fonctions statutaires et partant sans comprendre la différence — radicale — entre les deux prosodèmes ? Et que penser des grammaires qui admettraient de distinguer un « complément du verbe » et un « complément de phrase », mais n'admettraient pas de mettre en rapport, dans la seconde phrase, le morphème temporel, thématique, du verbe */geht/* et la donnée thématique */mit der Zeit/*, qui ne « complète » pas « la phrase », mais qui fait partie des arguments du prédicat et figure de ce fait parmi ses constituants primitifs, et que dans tel contexte un traducteur pourrait convertir en sujet par une belle diathèse dans le genre de « *le temps aura sa peau* » ?

Si parmi les « données » thématiques, les « dates » temporelles si bien nommées prélèvent du temps *mondain*, tout en faisant convenablement coulisser la réglette phématique au service d'une communication économique, l'autre temporalité, celle du rhème, n'est pas à comprendre comme du subjectif 'langagier' opposé à de l'objectif 'mondain'. Cette autre temporalité, qu'on parle à son sujet de temps ou d'aspect (mais certainement pas de

mode) est elle aussi 'objective'. Il ne s'agit cependant pas du *courant continu* du contenant, mais de la durée qui est l'une des dimensions des contenus, la *subsistance* des êtres, les cycles, les phases, bref des réalités communes et que l'on peut par conséquent retrouver, reconnaître et partant *abstraire*. C'est par ce côté que la Raison cherche à s'accommoder du Temps. Le cas échéant, elle y va même un peu fort, par exemple en neutralisant à la fois l'unicité de l'Existant et la contingence de l'Histoire. Dans cette temporalité essentielle de la subsistance du *Même* à travers le *Changement*, on pourra détailler : l'inchoatif, l'itératif, le duratif, l'intensif, l'égressif et bien d'autres 'aspects', sachant que ces « *Aktionsarten* » s'expriment par toutes sortes de sémantèmes : *einschaltet, ausklang, getrunken hatten, getrunken wurde, trinken wird*, sans oublier les significations pures des simples lexèmes : *klopfen, irren, wissen*. [A propos de ce dernier, et se souvenant de ce qu'en français « *il le savait* » signifie volontiers « *il l'a oublié* », le grammairien plus philosophe que mécanicien aura le sentiment que le glissement 'temporel' de /*weiß*/ et des 'modaux' courants, du prétérit vers le présent, se comprend presque mieux qu'il ne s'explique. On sait que, *will* ayant pris la signification du présent, il fallut 'fabriquer' un prétérit de remplacement, ce fut *wollte*. Mais cette forme *wollte* — comme d'ailleurs *voulait* en français dans le code de la politesse — peut servir à exprimer un présent (atténué) : « *Was wollten der Herr ?* » peut encore s'enquérir la commerçante.]

L'hypothèse du cours partait aussi du 'sentiment', au sens classique du terme, qu'il ne devait pas être impossible d'élaborer une *grammaire du temps* qui fût à la fois plus pointilleuse dans le détail dit technique et plus ambitieuse en matière dite cognitive, une théorie qui rende possible le calcul et enrichissante la méditation.

L'image de la règle à calcul est parfaitement utilisable dès lors qu'on imagine une table sur laquelle on dépose cette règle, ici ou là, devant soi ou devant l'autre, mais de manière à rendre identifiable, fût-ce par « *il était une fois...* », la référence phématique des nomenclatures lexématiques et morphématiques. Cette référence se déplace elle-même, on l'a dit, sans exclusion des débrayages immobilisants et des accélérations vertigineuses. L'étude en relève de la *linguistique du texte* au sens où Harald WEINRICH emploie le terme.

Mais une fois que la règle à calcul est déposée sur la table, le « *tempus de re* » devrait pouvoir être déchiffré, « daté », qu'il s'agisse d'un présent thématique coïncidant avec l'instant phématique ou d'un présent thématique décalé, dans le passé ou l'avenir, ou absolu. Les sémantèmes de cet argument primordial, indispensable, sont divers : morphème greffé sur le *verbum finitum*, adverbes, compléments, subordonnées, et toutes sortes de dénnotations et de connotations. Sur la languette que l'on fait alors coulisser figurent des *rationes* temporelles, à savoir des informations relatives à de l'antériorité et à de la postériorité, informations apportées elles aussi par des sémantèmes

divers, morphèmes 'impersonnels' greffés sur les lexèmes verbaux, préverbes et adverbes et toutes sortes de compléments internes du rhème-prédicat. Le résultat *se calcule*, éventuellement avec l'imprécision désirée ou nécessaire. C'est ainsi que le participe passé et l'infinitif peuvent être considérés comme des vecteurs de sens opposé, mais on prendra soin de ne pas leur attribuer des grandeurs équivalentes : un participe passé et un infinitif, ou deux participes passés et deux infinitifs ne se neutralisent pas, mais permettent de ritualiser des intermédiaires, par exemple le futur antérieur *gekommen sein wird* entre *kommt* et *kommen wird*. On notera au passage que l'emploi conjectural s'accommode de toutes ces demi-teintes : *er kommt wohl, er wird wohl gekommen sein, er wird wohl kommen*, sans oublier *es ist wohl gekommen, er war wohl gekommen*, voire *er ist wohl gekommen gewesen*. La réglette du «*tempus de ratione*» coulisse dans la règle du «*tempus de re*», l'ensemble du dispositif étant mis en place par rapport au «*tempus de dicto*». Devient ainsi possible un « calcul » du temps qui fait songer à cet entraînement des enfants au calcul mental : choisir un nombre entre neuf et quinze, ajouter trois, multiplier par deux, enlever cinq, ajouter deux *et caetera* ! [Les distinctions 'de re', 'de ratione' et 'de dicto' sont empruntées à des nomenclatures scolastiques et classiques concernant les modes et l'être.]

Le cours avait certes pour ambition de pousser la technicité et la minutie jusqu'à un degré de finesse du grain qui permit d'espérer des progrès de l'analyse automatique, que ce soit au service de la traduction puissamment assistée ou que ce soit, cet aspect étant sans doute le plus important, et pas seulement parce qu'il n'est pas lié à la pluralité des langues, l'extraction d'informations encyclopédiques. Prélever du Savoir sur du Dit, c'est la tâche — concédez l'accent circonflexe — la plus urgente de la linguistique appliquée ou plutôt applicable.

Mais le cours avait aussi une ambition plus humaniste, si l'on peut employer ce terme à propos de «*grammaire philosophique*». Selon une opinion assez répandue, la spéculation et la méditation supposent une hauteur de vue telle que les détails y perdent contours et couleurs. C'est ainsi que l'Ecole analytique s'interdit de trop pousser l'analyse, croyant par exemple avoir démystifié un sens figuré quand elle a décrit le sens littéral, comme si l'observation et la réflexion ne se portaient pas mieux quand elles se confortent l'une l'autre. C'est bien l'analyse fine qui conduit à désosser le 'groupe verbal', à identifier l'incidence des morphèmes, à réunir le cas échéant des informations dispersées par tel ou tel effet pervers fortuit d'évolutions complexes associant usures, migrations, conquêtes, soumissions et inerties, à rejeter la notion unitaire de 'membre de phrase', à ne plus confondre la *désignation* par les données «*thématiques*», déictiques, avec la *signification* élaborée au sein des réseaux «*rhématiques*», abstraits. Pourquoi n'aurait-on pas le droit de parler de «*structures profondes*» de la temporalité à propos de la rencontre de l'Existence, *non renouvelable*, et du Concept, *perpétuel* ? Au moyen âge, l'ancienne

« *media vita in morte sumus* » déclenchait paniques et crises d'angoisse en plein office : déjà le « *Sein zum Tode* » ?

Il ne s'agit évidemment pas de choisir. « *Ich bemerke, um jeder Mißdeutung vorzubeugen, daß es bei dieser Einteilung ganz und gar nicht darauf abgesehen ist, eine Wahl zwischen beiden, folglich eine Begünstigung des einen mit Ausschließung des andern zu veranlassen* », nota Friedrich (von) SCHILLER [qui était aussi historien et philosophe] sous ses portraits du « réaliste » et de l'« idéaliste », lesquels ne devaient pas compléter une quelconque galerie des Caractères, mais évoquer des antagonismes aussi fondés qu'obstinés : « *Da der Realist durch die Notwendigkeit der Natur sich bestimmen läßt, der Idealist durch die Notwendigkeit der Vernunft sich bestimmt, so muß zwischen beiden dasselbe Verhältnis stattfinden, welches zwischen den Wirkungen der Natur und den Handlungen der Vernunft angetroffen wird. Die Natur, wissen wir, obgleich eine unendliche Größe im ganzen, zeigt sich in jeder einzelnen Wirkung abhängig und bedürftig ; nur in dem All ihrer Erscheinungen drückt sie einen selbständigen großen Charakter aus. Alles Individuelle in ihr ist nur deswegen, weil etwas anderes ist ; nichts springt aus sich selbst, alles nur aus dem vorhergehenden Moment hervor, um zu einem folgenden zu führen. Aber eben diese gegenseitige Beziehung der Erscheinungen aufeinander sichert einer jeden das Dasein durch das Dasein der andern, und von der Abhängigkeit ihrer Wirkungen ist die Stetigkeit und Notwendigkeit derselben unzertrennlich. Nichts ist frei in der Natur, aber auch nichts ist willkürlich in derselben.* »

Le cours devait examiner la manière dont les divers éléments *langagiers* que sont les données *thématiques*, les complexes conceptuels *rhématiques* et les instances *phématisques* se combinent en un instrument qui permet de souder dans l'intelligibilité du discours la précarité de l'Existence et la stabilité des Formes. Il n'avait pas pour but de comprendre la manière dont les différentes conceptions de la grammaire du temps parviennent à une conception d'ensemble qui tienne compte de ce que, comme le fleuve d'Héraclite, les choses durent et ne durent pas. Cet examen herméneutique, sorte d'analyse en second degré, qui examinerait des doctrines à la lumière (présumée) des faits, est réservé à plus tard.

*
**

La compétence et la disponibilité de M. Wolfgang SCHULZE, lecteur DAAD rattaché à la Chaire de Grammaire et pensée allemandes et Privatdozent de linguistique générale et comparée à l'Université de Bonn a permis de consacrer le séminaire à l'examen *in vivo* des avantages et inconvénients de l'utilisation de logiciels existants pour faire non de la *Traduction assistée par ordinateur* ou TAO, mais de la « *Comparaison de traductions* » assistée par ordinateur. Le bilan de l'examen des conditions et des coûts est optimiste,

voire positif. Les finalités spécifiques de la *CTAO* (dégager des types d'équivalence, des constantes stylistiques, des procédures d'identification de l'auteur ou de l'époque) autorisent le recours à des utilitaires disponibles et la définition d'adaptations économiques d'outils fiables. Il existe un éventail très large de programmes pratiques qu'il s'agirait d'intégrer comme des composantes, quitte à en perfectionner certaines, dans une sorte de *poste de CTAO*, lequel comprend évidemment la saisie et l'indexation des textes, mais aussi des procédures d'établissement de concordances et notamment, étant donné le rôle décisif du contexte, la recherche des cooccurrences sur des environnements dépassant l'ordre de grandeur de la phrase. Le *poste de travail* du comparatiste devra exploiter les ressources des *fenêtres* multiples sur l'écran et associer dans des *menus* spécifiques diverses techniques constamment sollicitées dans l'analyse plus fine des passages proposés au comparatiste. A la facilité du *changement d'échelle* doit se joindre la possibilité de multiplier les contrastes dans un traitement *multitextuel*, la *CTAO travaillant toujours sur plus de deux textes, à savoir l'original et au moins deux traductions dans une même langue-cible ou des traductions différentes dans diverses langues-cibles*.

Les illustrations 'concrètes' se firent sur deux traductions connues d'un texte de Sigmund FREUD sur la corbeille de Moïse et à l'aide du logiciel WordCruncher. Parmi les composantes d'un futur poste de *CTAO* retiennent particulièrement l'attention les logiciels d'analyse syntaxique (« *parser* »), l'utilisation des dictionnaires et thésaurus divers comme banques de données et l'intégration de certains constituants des systèmes de « *Traduction automatique* » (*TAO*). Grâce à la participation de M. Jean PAUL, Docteur ès-Sciences, Conseiller informatique du Ministère de l'Industrie, et de M. Alan K. Melby, professeur invité au Collège de France en février 1990, il fut possible d'approfondir certains aspects du « *dictionnaire machine* » et du « *poste du traducteur* ».

M. Jean PAUL, très informé des problèmes généraux en matière d'informatisation du dictionnaire, mais aussi des développements les plus récents des programmes japonais en la matière, jeta sur ce domaine des « *industries de la langue* » un regard d'industriel, qui examine les finalités et les conditions de la production de biens et services à la lumière sévère, crue mais éclairante, du rapport *coût/efficacité*. Pour l'industriel, le « *dictionnaire machine* » est un bien intermédiaire de la « *linguistique computationnelle* », intermédiaire dans ce sens qu'il s'agit d'un *outil* pouvant servir à la fabrication d'*outils* linguistiques servant eux-mêmes à diverses opérations telles que la traduction assistée, l'interrogation de bases de données, etc. La réalisation d'un dictionnaire machine *industriel* utilisé par *des ordinateurs pour des ordinateurs*, ne pose pas seulement les problèmes purement informatiques que sont le choix d'un système d'exploitation pour obtenir un « *standard* » ou celui d'un système de « *base de données* », mais aussi de très difficiles problèmes spécifiques ayant trait à la fabrication des outils de réalisation du dictionnaire, à la définition de son architecture linguistique ainsi qu'à son remplissage.

La *fabrication des outils* suppose la définition des fonctions : pour la saisie des corpus, lecteurs optiques et convertisseurs préformateurs de textes disponibles sur support magnétique ; pour le traitement, logiciels de contrôle et d'extraction de concepts permettant de constituer une base de données fournissant des listes de mots dans leur contexte dans le cadre d'une représentation non normative de la langue naturelle.

L'*architecture du dictionnaire* obéit aux contraintes classiques de l'*entrée* (forme de référence du mot ou du terme), des *propriétés grammaticales* (informations morphologiques et syntaxiques, informations sémantiques de base, indications phonétiques et règles de césure) et de la *définition* (classification hiérarchique des concepts, description du système relationnel conceptuel sous-jacent aux attributs grammaticaux).

Le *remplissage du dictionnaire* nécessite des méthodes de vérification et d'évaluation des termes et des concepts ainsi qu'une évaluation des outils que l'on a créés. Selon M. Jean PAUL le projet japonais de dictionnaire électronique prend bien en compte tous les éléments évoqués dans le présent compte rendu, mais permet d'estimer que les solutions informatiques retenues pour ce projet sont en voie d'être dépassées.

M. Alan K. MELBY présenta la maquette de son *poste du traducteur*. Le Professeur MELBY s'est orienté vers la TAO (traduction assistée par ordinateur) après avoir longtemps travaillé, en coopération avec le GETA de Bernard VAUQUOIS, dans le domaine de la TA (traduction automatique). Une version compacte de ses leçons sur « *les causes et les effets de l'asymétrie partielle des réseaux sémantiques liés aux langues naturelles* » devrait paraître dans la revue internationale de lexicologie et de lexicographie publiée par Bernard QUEMADA chez Didier-Erudition, les *Cahiers de lexicologie*. Après avoir établi des critères de comparaison entre des *réseaux sémantiques*, notamment « nœuds », « trous » et « types moyens », M. MELBY proposa de distinguer les réseaux « *domainiers* », ceux des termes techniques, et les réseaux « *langagiers* », ceux des mots du vocabulaire général. Alors qu'une symétrie croissante est de règle dans les premiers, les seconds paraissent de moins en moins symétriques si l'on va dans le détail. A la difficulté de trouver des correspondances satisfaisantes dans le domaine *langagier* s'ajoute celle de délimiter les domaines : le <langage technique> insère sa <langue technique> dans la <langue générale>, d'autre part, certains <termes> réutilisent certains <mots>. C'est pour réagir raisonnablement à une si grande diversité de *prévisibilité* que M. MELBY préfère à une TA sévère une TAO accueillante. Loin de se limiter aux problèmes pratiques de 'linguistique appliquée' que posera(it) une <traduction à deux vitesses>, M. MELBY a évoqué les problèmes théoriques que posent d'une part la différence entre les principes d'organisation des deux types de réseaux, les 'objets' pour le *domainier*, les 'significations' pour le *langagier*, et d'autre part la différence entre des formes techniques, identiques, et des formes naturelles, où les individus d'une même

espèce diffèrent considérablement entre eux et qui invite à ne pas parler au même titre d'abstraction dans les deux cas (les <termes techniques> pourraient presque être assimilés à des <noms propres> qui signifieraient ou désigneraient des formes industrielles), où de simples <tolérances d'écart> permettraient de se passer des prédicables traditionnels que sont les types classiques du propre et de l'accident. Peut-on d'ailleurs utiliser dans le même sens le mot (ou le terme ?) de /*concept*/ dans les deux 'réseaux', voire le terme (ou le mot ?) de /*réseau*/ ?

Le choix de la CTAO comme sujet du séminaire procédait de la conviction, confirmée en cours de route, qu'à la différence de naguère, la <*translatologie*> ne devrait plus s'attarder à esquisser des théories de la traduction, mais procéder à l'inventaire des innombrables performances des traducteurs plus ou moins heureuses, mais instructives dans tous les cas, bourdes comprises. Comparer des traductions paraît devoir figurer dorénavant au programme du cursus non seulement des traducteurs et interprètes, mais des linguistes. C'est l'un des domaines où le recours à l'ordinateur promet d'innover, tant y sont grandes la quantité et la variété des faits qu'il s'agit d'observer, d'analyser et de rapprocher les uns des autres. Enfin, le choix de la *traduction* comme sujet de l'année devait concourir à la réhabilitation universitaire d'une activité langagière et culturelle éminente.